

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.

En An. 6 Mois 4 Mois 3 Mois  
 POUR LES ETATS-UNIS \$12.00 \$8.00 \$6.00 \$4.00  
 POUR L'ÉTRANGER \$15.00 \$10.00 \$7.50 \$5.00

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

**Le Numéro**  **Cinq Sous**

**PRIX DE L'ABONNEMENT**  
Edition Hebdomadaire.

En An. 6 Mois 4 Mois 3 Mois  
 POUR LES ETATS-UNIS \$1.00 \$1.50 \$2.00 \$2.50  
 POUR L'ÉTRANGER \$1.50 \$2.00 \$2.50 \$3.00

Les abonnements se soldent de 15 en 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

**POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.**

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 18 SEPTEMBRE 1908

82ème Année.

## Promenades en Corse.

BASTIA—LE CAP CORSE.

Il est difficile, quand on a seulement traversé une ville, de dire d'elle autre chose que ceci : elle est blanche ; elle est grise ; elle est bâtie sur une colline ou étalée en plaine ; elle bruit ou elle dort. Dès qu'elle a un passé, une ville est pleine de mystère ; elle a ses monuments non classés, quelques-fois les plus émouvants ; ses jours de beauté calme, ses heures de travesti ; ses mœurs, son humeur et son ambition, qui n'est souvent qu'une jalousie. Je n'en sais pas tant sur Bastia. Mais j'ai vu qu'elle est capitale évidente et consciente, d'esprit vif et agité, industrielle et peu aidée, habitée par une population fort mêlée, qui cherche des chefs d'entreprise, des hommes d'initiative, des inventeurs de richesses, et qui trouve surtout des fonctionnaires et des politiciens. Bastia voit la côte italienne ou la devine. Elle est à quatre heures de Livourne. Elle parle avec complaisance de cette voisine qui paie bien, avec laquelle le commerce est actif et pourrait être considérable. J'ai assisté au départ d'un lougre qui s'en allait caboter avec Caprara, Elbe, Monte-Cristo, les belles îles renflées et bleues sur la mer, qui sont en ligne devant Bastia. J'ai entendu dire à un importateur de grains : « Je vais souvent à Florence ; nous y sommes un peu chez nous ». Et en entrant, près du vieux port, dans l'oratoire de la Conception, j'ai pu retrouver une égérie de Rome décorée pour la fête du saint. C'étaient les mêmes sculptures opulentes, noircies par le temps et par la fumée des cierges, et les mêmes pentes de damas rouge tendues sur les pilastres. Dès qu'on met le pied sur la terre de Corse, cette comparaison vient à l'esprit, et je m'ai noté déjà ; elle vous suit et vous poursuit ; mais à Bastia elle se précise, et l'Italie à laquelle on pense, c'est l'Italie fine, trafiquante et artiste.

Qui est-ce qui a fait cela ? Est-ce un Corse ?  
 L'homme leva les épaules.  
 — Mais non, dit-il, vous le savez bien : ce sont tous des Lucquois, des Génois, des gens de rien.  
 Et il passa.

Le lendemain, je partais pour faire le tour du cap Corse. L'excursion se fait en trois jours. Grâce à de puissants appuis, car je ne puis croire au simple hasard, j'ai eu deux chevaux qui baissaient la tête et relevaient le pied dès qu'ils en avaient le loisir, mais qui trottaient aux côtes et aux descentes, ne débutsaient pas comme des petits fous pour finir comme des rosses, et possédaient à fond, presqu'au saut, un bipède politique, l'art du tournant discret. J'ai eu un de ces landaus méditerranéens, chargés d'un sac d'orge à l'avant, d'une provision de foin comprimé à l'arrière, et qui veulent bien porter encore des voyageurs en surcroît ; j'ai eu un cocher silencieux, buveur d'eau, habile à remplacer, dans le harnais, une pièce de cuir par une ficelle, et qui m'a remercié du pourboire. O Corse, tu es encore jeune, et je t'aime pour cette jeunesse !

Trois jours de voyage, et trois paysages bien différents : la côte orientale, le nez de cap, la côte de l'Ouest.

Que de fois j'avais contempné, sur les cartes, la figure de cette Corse, un ovale qui a une pointe en haut, très longue ! Mes cartes ne valaient rien sans doute ; le graveur avait cessé trop tôt de tracer ce point d'épine qui signifierait : montagne ; je m'imaginais que le bec de l'île était assez plat, qu'il ressemblait à l'épée de ce gros poisson qu'on nomme scie. Erreur complète ! Le cap est une chaîne de montagnes, sans brisure, qui balaie la mer sur une soixantaine de kilomètres. Mais la ligne des sommets demeure constamment éloignée de la rive orientale. De ce côté, l'inclinaison des terres est faible, les arêtes rocheuses sont peu élevées, les pages nombreuses ; les petites vallées étroites se succèdent, désertes ; et incultes le plus souvent, avec un torrent au milieu, qui fait du bruit, des arbuscules penchées dessus, et une crique à l'embouchure, où les romarins fleurissent dans la pierre, et pendent sur la mer en paquets de laine violette. La route suit le rivage. De loin en loin, un groupe de maisons de pêcheurs, une chapelle, un bureau de poste, c'est le port de quelque gros village caché dans la montagne : Lavasina, Erbalunga, bâtie sur une presqu'île, les vieilles façades plongent dans l'eau ; Santa-Severa, qui est la marina de Luri, et dont les murs sont peints en bleu, en jaune, en rose sous la brava des tuiles ; Macina, marine de Rogliano. Si vous allez jamais en Corse ; si vous projetez surtout d'y passer une saison, retenez ce nom de Rogliano. Je l'écris à regret, parce que les beaux sites ne gagnent pas, d'habitude, à être connus ; mais la vérité est plus forte. Elle m'oblige à dire que je n'ai pas vu, en Corse, de nid mieux fait pour le repos, de lieu de vacances plus souhaitable que ce Rogliano, trois villages grimpés sur trois éperons de montagne, au fond d'une vallée, au-dessus d'une conque verte, immense, toute en forêt et qui s'ouvre au loin sur la mer. Comment le marquis de Rogliano a-t-il échappé aux gardeurs de chèvres ? Je l'ignore, mais il est admirable, intact, épaie, et le parfum de ses écorces et de ses fleurs souffle autour des maisons, qui sont blanches, et souvent belles. On a l'impression, en traversant les rues, en voyant les enfants qui jouent et les femmes qui lavent sous les grands oliviers, que la population est accueillante, riche et d'esprit vif.

et aussi des tombeaux élevés à grands frais au bord des routes. Si vous demandez : « A qui appartient ce domaine-ci ? Et celui-là ? » on vous répondra : « A Un Tel, un Américain ». Entendez par là un Corse qui a fait fortune dans l'Amérique du Sud, et qui est revenu se fixer au pays natal. Nos compatriotes sont extrêmement nombreux au Venezuela, où l'on trouve des villes, comme Carupano, uniquement habitées par des Corsses, planteurs et marchands de café. Vous n'ignorez pas non plus que 30,000 Corsses vivent à Marseille. Je gagerais qu'une moitié d'entre eux est originaire du Cap.

L'enchantement de Rogliano dure jusqu'au point où nous franchissons les bords de l'immense coupe verte. Aussitôt après, tout change, les lignes, les couleurs, la température, l'odeur du vent. Nous sommes en plein nord. La mer est souveraine. Elle a déraciné, dévêché, démembré le maquis ; ailleurs elle l'empêche de naître ; elle envoie son terrible mistral, « marino », fouiller les roches et les forer ; les pierres sont usées, l'herbe manque sur de larges espaces où il suffirait d'un écran pour qu'elle poussât drue. Plusieurs de front, d'un même mouvement, des promontoires s'abaissent vers la mer et terminent l'île de Corse. Au-delà, séparé par un détroit toujours agité, il n'y a plus qu'un îlot, qui porte le phare et qui se nomme la Giraglia.

Le retour par la côte de l'Ouest est la plus belle partie de l'excursion. Nous avons traversé, pour venir, les petits ports de la côte orientale. Maintenant nous suivons une route de corniche, tournante, sinueusement taillée dans le flanc des montagnes. À une hauteur qui varie entre cent et trois cent soixante mètres au-dessus de la mer. L'ampleur de l'horizon, l'éclat du moindre flot et de la moindre pierre des golfes qu'on domine, la très belle lumière qui court sous les branches et l'arrière belle herbe qu'elle rencontre, le merveilleux village de Nonza, bâti sur une pyramide presque détachée de la côte, les bois, les cultures, cent raisons de cette sorte me font regretter, non pas que Concarneau ait une colonie de peintres, mais que la Corse n'en ait pas une. Oui, les cultures, malgré la pente terrible, malgré le soleil, au milieu de ces masses de roches. Les habitants ont fait des prodiges. Partout où il est possible d'établir, de suspendre des jardins aux flancs des falaises, ils ont taillé le rocher ou élargi les minces plates-formes naturelles, creusés des escaliers qui vont d'étage en étage, apporté de la terre, contenu le précieux humus à l'aide de petits murs, et enfin, dans ces cuves surchauffées, ils ont planté des cédratiers. La plupart des gros cédrats qui nous viennent par Marseille ont mûri sur le territoire fortement incliné de Morsaglia, de Pino ou de Nonza.

qu'il a composée sur la Pipe, est un des trois chanteurs ambulants les plus connus de la Corse. Il est jeune encore ; on lui donne un sou pour sa peine ; il voyage seul ; ses deux émules, Stra et Magiotti, font souvent route ensemble, et s'accompagnent avec la guitare.

Je ne crois pas que cette poésie populaire soit bien riche. Les « vocerini » ne sont pas complètement tombés en désuétude, et dans les cantons reculés, surtout dans le sud, vers Sartène et Bonifacio, on peut entendre encore ces improvisations criées par des pleureuses professionnelles. Mais, si vous allez dans les villages, si vous savez revenir, c'est à dire si vous laissez aux bonnes chances le temps de naître, vous entendrez des paysans chanter en parties dans un café ou dans une grange. C'est une merveille.

J'ai entendu, dans une rue de Saint-Florent, un de ces concerts improvisés, ces voix contenues, chaudes, justes, qui représentent une mélodie qu'invente le chef de chœur. Je vous souhaite la même fortune. Et d'ailleurs, même sans musique, Saint-Florent, par où se termine l'excursion du Cap, vaut mieux qu'un court passage. J'en dirai peu de choses, pour ne pas répéter des choses que j'ai dites. La petite ville est bâtie au fond d'un golfe, à la pointe de l'angle droit que forme le sa avec les terres montagneuses de l'île qui s'élargit, entre le chef et l'épave. Sa plage reflète toute une file de vieilles maisons, qui vont dans la mer aussi loin qu'on peut y bâtir, douanes anciennes, j'imagine, loges de capitaines ou d'armateurs qui volaient être les premiers à saluer les tartanes de Gênes ou de Marseille entrant à toutes voiles, poussées par le vent du nord. Les rues ont de l'imprévu, des détours, des cliviers, des ombres découpées, un air de famille noble, un peu gêné maintenant, mais qui se souvient. Je les ai visitées avec un homme intelligent, observateur, ancien maire du pays, qu'il connaît en administrateur, et qu'il aime en artiste. Il m'a conté l'histoire de sa ville, et le projet du grand Empereur qui voulait, un moment, établir là un port de guerre. M'ayant parlé du rêve, il me montra le port de la réalité, un lac enveloppé de prairies, de platanes, de tamaris et que fréquentent des bandes de canards. Il me mena, à six cents mètres de la mer, sur la colline où s'élevait la cité primitive, dont il reste la cathédrale et quelques pans de murailles incrustés dans des façades de granges ou de porcheries. Et je vis, en même temps, la campagne montante, les blés, les prairies, les jachères toutes blanches d'asphodèles et les bois d'oliviers étages en demi-cercle, par où j'allais gagner le défilé de Lancone et retrouver Bastia.

RENÉ BAZIN,  
de l'Académie française.

Le soir même, j'avais la preuve que mon ami ne se trompait pas. C'était le soir de Pâques. Malgré le libeccio qui soufflait en tempête et qui rendait la route deux fois rude pour nos chevaux, nous montions vers le col de Teghime. Les collines se succédaient, de plus en plus hautes, rangées d'éperons superbes, tous orientés du côté de la mer. Ils portaient sur leurs flancs des terrasses plantées de vignes et soutenues par des murs, d'autres plantées d'orangeiers, d'autres d'amandiers ou d'oliviers, et l'épaisseur de la verdure croissait au bas des pentes. Nous regardions ce paysage dont les détails se multipliaient à mesure que nous montions, mais qui restait le même et magnifique : la mer à notre gauche, toute fournaillée et charnuée par la bourrasque ; une bande de terre inculte ; l'étang de Biguglia immobile et ternie comme du mercure oxydé ; plus près de nous, la plaine, et, au-delà, les montagnes qui se levaient. Et précisément à mi-montagne, en face de nous, à deux ou trois kilomètres, j'aperçus une flamme. Elle s'éteignait ; une spirale de fumée tourna au-dessus du maquis et prit le vent ; une tache cendrée apparut dans le vert, puis un point rouge qui grossit, puis des flammes, des flammes, des flammes qui galoquent.

— Encore un incendie ! fit mon ami N....

— Vous en parlez philosophiquement, lui dis-je. Moi, je suis furieux. Vos bergers sont des misérables. Pour faire brouter quelques chèvres, ils ruinent la Corse !

Mon ami ne répondit pas. Il avisa un homme qui descendait, poussé par le libeccio, l'arrêta, lui montra du doigt les lignes de feu coupées de bandes de fumée.

Ils ont choisi leur temps : un soir de Pâques, un jour de vent.

Dans un de ces villages, où je passe la nuit, un jeune homme, à la porte de l'auberge, chantonne un air triste. Je lui demande de chanter tout haut pour moi. « C'est, me dit-il en riant, le complainte de Tramoni, le célèbre bandit Sartensis. Mais je puis dire, si vous le préférez, la « Berceuse », qui est aussi de Sartène, ou la « Pipe », que m'a apprise Napoléon. — Non, je préfère le bandit. » Il se met à chanter, d'une voix qui n'est pas sauvage, et je note, pour les traduire, les derniers couplets :

« Je suis Tramoni, bandit pour mon malheur... les gendarmes et mes ennemis sont conjurés pour me perdre, et chaque jour, pour moi, la tombe est ouverte.

« O mère chérie, pleure ton fils abandonné et seul en ce monde : ils lui ont interdit Sartène, et la vallée d'Orto, quand je l'aperçois, de loin, me semble un monde nouveau.

« Je porte cent cartouches dans ma gibecière, prêt à faire feu, à moins que le cœur ne me défaille ; quant à me constituer prisonnier, jamais je ne le ferai ; celui qui doit me tuer devra tirer à couvert.

« Si son abri n'est pas parfaitement sûr, si j'ai devant moi une figure d'homme, je veux lui rendre son coup de feu ; n'est-ce pas la loi de la nature ? La mire de mon fusil, je la distingue bien, même par la nuit noire. »

Ce Napoléon, qui chante, avec un succès non épuisé, la chanson

## DEPECHEES Télégraphiques

### Visite d'officiers américains au duo d'Aoste.

Naples, 17 septembre.—Le duc d'Aoste, cousin du roi Victor Emmanuel a reçu aujourd'hui la visite du capitaine William B. Cuperson, du cuirassé « Maine », du capitaine Teneycks Veeder et du lieutenant Harold E. Cook, de l'« Alabama ». Ces officiers étaient accompagnés par le consul général des Etats-Unis à Naples M. Caspar S. Crownshields. Le duc a très gracieusement reçu les visiteurs et les a complimenter sur la croisière de la flotte américaine qui, a-t-il dit, a été suivie avec le plus vif intérêt dans les cercles navals italiens.

## Congrès de l'Union Interparlementaire à Berlin.

### Un discours pacifique du chancelier de Buelow.

Berlin, 17 sep.—L'Union Interparlementaire s'est assemblée aujourd'hui dans la Salle du Reichstag pour discuter les mesures propres au maintien de la paix universelle par le moyen de l'arbitrage. M. Frederic Passy et M. Randolf Cremer, les deux fondateurs de l'Union, avaient pris place dans la tribune au côté du chancelier de l'empire, prince von Buelow.



PRINCE VON BUELOW.

La plupart des ministres allemands étaient dans la salle à l'ouverture de la séance. On remarquait en outre la présence de M. David J. Hill, ambassadeur des Etats-Unis ; de M. Nicholas Murray Butler, président de l'Université de Colombie, et de plusieurs savants étrangers.

M. Echhoff, président de la délégation allemande, a appelé l'assemblée à l'ordre.

Il a proposé que la présidence de la Convention soit donnée au prince Heinrich Schönaich-Carolath, proposition qui a été accueillie à l'unanimité.

Au nom du gouvernement allemand le prince von Buelow a souhaité la bienvenue aux délégués.

Le chancelier a parlé en français. Il a déclaré que l'Union Interparlementaire trouverait un appui sympathique dans toutes les classes de la population allemande, que le gouvernement était d'accord avec elle pour les résultats qu'elle cherchait à obtenir, et que les seules divergences d'opinion provenaient des moyens à employer pour atteindre ce but.

Le chancelier de l'empire a terminé son discours sur ces mots : « En Allemagne nous suivons avec le plus profond intérêt les questions qui vous occupent. Je me permets d'appeler votre attention sur le fait que nous avons proposé à la seconde Conférence de la Paix à La Haye l'entente sur les cours de prises et que nous avons supporté le projet visant à l'établissement d'une cour permanente d'arbitrage et signé le protocole recommandant ce projet.

« Notre coopération est gagnée d'avance à toutes les mesures qui, par des lois inaltérables, assurent les droits de l'humanité. L'amour de la paix ne signifie pas le manque d'amour pour la Patrie. Le vrai patriotisme consiste à éviter des conflits en résistant aux ressentiments inévitables et sans scrupules qui souvent se transforment en haine aveugle et en ambition décevante.

« L'Allemagne a été éduquée à l'école d'une dure expérience pendant trois siècles, et elle a été et doit être assez forte pour défendre son territoire, sa dignité et son importance. Elle n'a pas méseusé de sa force et ne le fera pas.

« Le peuple allemand a désiré une paix fondée sur le droit et la justice, et ayant maintenu cette paix pendant plusieurs années, il a prouvé la sincérité de son désir.

« Moi et tous mes compatriotes nous nous unissons pour souhaiter que vos travaux portent des fruits pour tous les peuples. »

Le représentant Richard Barthold, président de la délégation américaine, a été choisi comme

## soir à 6 heures n'a pas discontinué de la journée, et les rues de Houston sont partiellement inondées.

### Le service des trains sur la ligne Galveston, Harrisburg, San Antonio est totalement interrompu, l'inondation ayant grandement endommagé la voie.

## Les expériences de Wilbur Wright.

Le Mans, France, 17 sept.—M. Wilbur Wright, l'aviateur américain, a fait une ou deux sorties aujourd'hui avec son aéroplane, se préparant à la longue expérience d'aviation qu'il compte tenter demain matin.

Dans une de ses sorties il a parcouru 4,200 mètres en six minutes et quarante secondes.

## Mauvais temps au Texas.

Houston, Texas, 17 sept.—Cet après-midi, à Galveston, le vent a atteint une vitesse de 60 milles à l'heure. Jusqu'ici on ne signale pas d'autres dommages que la rupture de quelques fils télégraphiques.

La pluie qui a commencé hier



Le comte Tolstoy. — St-Petersbourg, 17 septembre.—Le comte Léon Tolstoy a été nommé membre d'Honneur de la Faculté de l'Université de St-Petersbourg.

**COMMERCE NON-INTERROMPU.**  
 Pendant la Construction de Notre Nouvelle Bâtisse Nous Serons au  
**No 135 de la rue de Chartres,**  
 ENTRE CANAL ET IBERVILLE.  
**The Loubat Glassware and Cork Company, Ltd.**  
 16 sept.—1 m

BILLOZI, MIM. 12 JUIL 1908.

MON CHER MR. TEBAUT : (L'Homme Qui Rit)  
 Je n'ai l'honneur de vous connaître que de réputation, mais je vous engage à ne point boire d'eau si vous voulez être « L'Homme Qui Rit ». Je me suis, moi-même, réformé de la seule manière possible. J'ai abandonné complètement l'usage de l'eau, excepté pour les ablutions. Le « Tout Français » fait pénétrer de l'eau dans le défilé que j'ai vu tout pour de bon comme boisson. Prenez une boîte Allemande : voyez ses joints ; elle est de la couleur de rose de l'arbre ; son bouchon a le parfum de la violette. Elle est « Brava Beer ». Une boisson renommée en Allemagne. Pas d'eau contenant le germe de la malaria. Prenez la « Brava Beer ». Prenez seulement à un bureau mal tenu, et à un employé malpropre méchant de la glace non lavée dans l'eau impure d'une glacière sale. Pas d'eau dans la maison. Le peuple devrait prohiber les prohibitions.

Bien à Vous, PETER PARLEY.

**W. G. TEBAUT,**  
 217 à 223 RUE ROYALE,  
 NOUVELLE-ORLEANS, L.N.E.  
 Le Magasin de Meubles le plus Ancien et le Meilleur Marché au Sud.

VOULEZ-VOUS UN  
**PIANO**  
 DE PREMIERE CLASSE  
 On tout autre instrument de Musique  
 Les meilleurs sont  
 Steudway Mohls Chase  
 Knabe Fischer Packard  
 Bolmer Blüthner Grunewald  
 Joueur de Piano Appolo, 88 Notes  
 (Joue sur tout le Piano)  
 et sera vendu à conditions faciles chez  
**GRUNEWALD,**  
 735 RUE CANAL.

**NOTRE OFFRE DE PRIME**  
 Compte pour toute la semaine. Lisez et relisez jusqu'à ce que vous compreniez bien qu'elle signifie que vous devez donner quelque chose pour rien.

A chaque paiement au comptant sur l'achat d'un nouveau piano, nous vous allouons un « Cinquième » en sus du montant payé. Ainsi pour un premier paiement de \$10 nous vous donnerons un reçu de \$12 et ainsi de suite en proportion—accordant toujours un Cinquième de plus qu'il n'est payé.

Valiez des recherches sur notre offre—voyez notre ligne de Piano nouveaux et d'e en lieu et votre bon jugement fera le reste.

**JUNIUS HART PIANO HOUSE**  
 LIMITED  
 J. P. SIMMONS, Président et Directeur.  
 840 Rue du Canal.